LA QUÊTE DE JOUSSE ET SON ANTHROPOLOGIE

Gabriel Bourdin

Universidad Nacional Autónoma de México

Association Marcel Jousse

Ceux d'entre nous qui se penchent avec une certaine fréquence sur la biographie de Marcel Jousse (1886-1961) sont susceptibles de commettre l'erreur d'appréciation suivante. Un regard rapide et superficiel sur sa vie qui, selon ses propres mots, constituait « l'histoire de son œuvre », pourrait présenter comme fortuit son choix professionnel de devenir anthropologue. Comme s'il avait pu en choisir un autre après s'être consacré au sacerdoce, puis aux armes, à l'enseignement des sciences et des techniques militaires et, en outre, à l'enseignement du français diplomatique. Rien n'obligeait, en apparence, son génie protéiforme et polyvalent à s'orienter vers la science de l'homme plutôt que vers d'autres branches du savoir, en particulier celles liées à l'exégèse biblique et à la théologie.

Ce choix est-il réellement fortuit, voire simplement accidentel ? Jousse est-il un penseur et un savant jésuite qui, au lieu de se consacrer à l'exégèse ou à la théologie, a choisi d'enquêter dans le domaine de l'anthropologie du langage, comme Teilhard de Chardin l'a fait, pour sa part, dans celui de la paléontologie ?

Ne devrions-nous pas pousser l'analyse jusqu'à atteindre le niveau structurel où s'engendre ce choix, en deçà ou au-delà des données biographiques du maître de la Sarthe : l'enfance paysanne, la momie du Mans, le contact avec les Indiens d'Amérique ?

Comme chrétien, naturellement, sa quête était d'abord et avant tout une quête de Dieu. Celle-ci le conduisit directement et spontanément à l'étude de l'humain, c'est-à-dire au principe même de l'Incarnation. Pour Jousse, il était incompréhensible que, l'Anthropos étant un être corporel intégral, un *composé humain*, la compréhension du Logos incarné privilégie la faculté verbale au détriment de l'ensemble de son dynamisme global-manuel-gestuel. C'est pourquoi son anthropologie devint une anthropologie du geste.

Cette orientation ne constitue pas une interprétation rétrospective imposée de l'extérieur à son œuvre. Gabrielle Baron rappelle que la question fondamentale qui accompagna Jousse depuis sa jeunesse fut : « Comment l'Homme, placé au sein des perpétuelles actions de l'Univers, réagit-il à ces actions et en conserve-t-il le souvenir ? » ; question qu'elle identifie explicitement aux problèmes de la Connaissance et de la Mémoire. Tous les travaux de Jousse tendront à répondre à cette interrogation par la recherche des lois anthropologiques universelles qui régissent l'expression humaine (Baron, 1981, pp. 9-10).

Très tôt, en outre, Jousse conçut cette recherche comme une exploration des mécanismes profonds de l'expression humaine. Évoquant une conversation de 1912 avec le Père de Boynes, Gabrielle Baron reproduit une déclaration particulièrement révélatrice :

« Je porte en moi un gros travail sur l'Anthropologie de l'expression humaine depuis le "concrétisme" jusqu'à l'"algébrisme" (...). Alors, je suis descendu de mécanisme en mécanisme et je suis arrivé au langage de gestes qui est à l'origine de l'expression humaine et donc de toutes les liturgies. »
(Baron, 1981, p. 10)

Il ne s'agit pas ici d'une simple curiosité linguistique ni d'un intérêt secondaire pour les formes de communication. Le geste apparaît déjà comme la matrice anthropologique de l'expression humaine et, simultanément, comme une clé d'intelligibilité des formes religieuses.

La célèbre formulation joussienne « Au commencement était le Geste », développée ultérieurement par Edgard Sienaert sous la forme « Au commencement était le Mimisme », ne constitue pas une rectification du Prologue johannique. Elle exprime une intuition anthropologique fondamentale : l'homme appréhende l'univers par le rejeu corporel des actions qu'il reçoit du cosmos et des autres hommes. Le mimisme constitue le mécanisme fondamental de l'intelligence humaine.

Comme l'affirme Jousse lui-même :

« Au commencement était le geste mimique. »
(Jousse, 1974, p. 759)

Et dans la même veine :

« Le grand mécanisme fondamental de l'anthropologie humaine, le geste mimique, le mimème. »
(Jousse, 1974, p. 773)

Ces formules, justement mises en valeur par Sienaert, permettent de comprendre que le geste ne constitue pas, pour Jousse, un objet d'étude particulier, mais le principe même de la vie humaine, de la connaissance, de la mémoire et de l'expression (Sienaert, 2013, pp. 15-18).

Selon les termes de Gabrielle Baron commentant les recherches de Jousse, « primordialement, c'est l'homme tout entier qui est le vivant porteur de sa science et de sa tradition » (Baron, 1981, p. 11). Cette affirmation est décisive. La connaissance n'est pas véhiculée en premier lieu par des concepts abstraits ni par des textes écrits, mais par l'homme vivant, corporel et gestuel.

Plus encore, Jousse identifiera progressivement la spécificité humaine au mimisme. Gabrielle Baron résume ainsi sa découverte fondamentale :

« Du berceau à la tombe, l'Anthropos est sous la contrainte de cette loi fondamentale du Rythmo-Mimisme. »
(Baron, 1981, p. 15)

Et avec encore plus de précision :

« L'Anthropos est un animal interactionnellement mimeur. »
(Baron, 1981, p. 16)

Si le Logos s'incarne véritablement, alors il ne s'incarne pas seulement dans la parole, mais dans l'Anthropos total, vivant et concret. L'homme n'est pas uniquement un être qui parle ; il est aussi un être qui agit, imite, rejoue, mémorise et connaît à travers son corps.

C'est ici que se trouve, selon nous, la clé profonde de l'itinéraire intellectuel de Marcel Jousse. Jousse ne fut pas anthropologue malgré son christianisme, ni anthropologue en plus d'être chrétien. Il fut anthropologue parce qu'il cherchait à connaître son Dieu incarné.

C'est à ce niveau structurel qu'il convient de comprendre la genèse de son œuvre. La recherche anthropologique ne représenta pas un éloignement de sa quête chrétienne ; elle en fut l'une des conséquences les plus rigoureuses. Le christianisme ne l'éloigna pas de l'anthropologie ; il l'y conduisit.

Gabrielle Baron souligne elle-même que, pour Jousse, l'étude de Rabbi Iéshoua de Nazareth constitua un domaine privilégié sans qu'il cesse pour autant d'être « délibérément, un anthropologiste expérimental, attaché à la recherche de l'Homme » (Baron, 1981, p. 20). La recherche de l'homme et la recherche de Dieu n'apparaissent donc pas ici comme des tâches contradictoires. Bien au contraire, elles s'éclairent mutuellement.

Le passage le plus révélateur de tout l'*Avant-propos* est peut-être celui où Gabrielle Baron écrit :

« Je sais maintenant qui je suis. Je n'ai plus à me poursuivre. (...) En lui, la vieille Gaule récitante rejoignait la Galilée enseignante. »
(Baron, 1981, p. 11)

Cette confession marque un point d'aboutissement. Jousse a finalement trouvé le principe unificateur de sa vie et de son œuvre. La recherche de Dieu et la recherche de l'homme cessent d'apparaître comme des chemins divergents pour se révéler comme une seule et même quête envisagée sous des perspectives différentes. L'anthropologie n'est plus une discipline parmi d'autres ni une simple spécialisation académique. Elle devient le lieu où converge toute une existence.

Comprendre l'Anthropos équivaut, pour Jousse, à approfondir le mystère de l'Incarnation. Dès lors, la recherche scientifique de l'homme et la recherche chrétienne de Dieu apparaissent comme deux aspects inséparables d'une même vocation. La célèbre déclaration rapportée par Gabrielle Baron n'exprime pas seulement la satisfaction d'un chercheur ayant trouvé son objet d'étude ; elle exprime la reconnaissance d'une unité intérieure longtemps recherchée. Jousse n'a plus à se chercher lui-même parce qu'il a trouvé le point de convergence entre sa foi, son expérience et son travail intellectuel.

L'observation de Gabrielle Baron est bien plus profonde qu'il n'y paraît. L'anthropologie joussienne ne naît pas uniquement du laboratoire, de la linguistique ou de l'ethnologie. Elle naît également de la rencontre entre une tradition orale vécue dès l'enfance et la Palestine orale de Rabbi Iéshoua. Ce n'est pas un hasard si Baron rappelle immédiatement après que Jousse apprit l'Évangile des lèvres de sa mère et de sa grand-mère analphabète, c'est-à-dire à travers une chaîne vivante de transmission orale.

Ainsi, l'anthropologie du geste ne constitua pas pour Jousse une discipline choisie parmi d'autres. Elle constitua la voie scientifique qui lui permit d'approfondir la compréhension de l'Anthropos vivant, concret et total. Et précisément parce que le christianisme proclame l'Incarnation de Dieu dans un homme historique, la connaissance scientifique de l'homme apparaissait comme une voie privilégiée pour poursuivre la recherche de Dieu.

Vue sous cet angle, l'œuvre de Marcel Jousse peut être lue comme l'effort soutenu d'un savant chrétien pour comprendre les lois du geste humain, du mimisme et de la mémoire. L'anthropologie fut, pour lui, une forme de fidélité intellectuelle à sa quête chrétienne. Il n'abandonna pas Dieu pour étudier l'homme ; il étudia l'homme parce qu'il cherchait à comprendre plus profondément le Dieu incarné.

Références

Baron, G. (1981). *Mémoire vivante. Vie et œuvre de Marcel Jousse*. Paris : Le Centurion.

Jousse, M. (1924). *Le Style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs*. *Archives de Philosophie,* vol. II, cahier 4.

Jousse, M. (1974). *L'Anthropologie du geste*. Paris : Gallimard.

Sienaert, E. (2013). *Au commencement était le mimisme. Essai de lecture globale des cours de Marcel Jousse*. Paris: Association Marcel Jousse.

Article publié le 12/11/2026 : https://www.marceljousse.com/la-quete-de-jousse-et-son-anthropologie/